

IV

Le théâtre de la foi, de la civilité et de la gloire

La visite en Europe des quatre « ambassadeurs » envoyés par Valignano fut organisée comme un triomphe antique, une suite quasi ininterrompue de cérémonies où rien ne fut laissé au hasard. Cette monumentale mise en scène était à deux fins : montrer à l'Europe entière que la mission implantée au Japon était un succès complet ; montrer aux envoyés l'Europe chrétienne sous son jour le plus avantageux. Le premier objectif fut atteint grâce à un choix judicieux des étapes du voyage, de Lisbonne à Rome et retour, en passant par les villes où les Japonais pouvaient être vus par les foules les plus nombreuses, les plus hautes autorités civiles et religieuses et les ambassadeurs de toutes les nations représentées auprès d'elles. L'écho de cet accueil fut démultiplié par un grand nombre de brochures diffusées avec une rapidité déconcertante, dans toutes les langues, et dans tous les pays d'Europe : quarante-neuf pour les seules années 1585 et 1586¹. Les organisateurs du voyage atteignirent leur second objectif grâce aux nombreux présents, souvent fort luxueux, que les envoyés rapportèrent dans leur pays, grâce aussi au récit dialogué *De missione legatorum*, publié en 1590 à Macao pour être utilisé comme livre de lecture dans les établissements jésuites du Japon. L'effet de ces présents et de ce texte fut lui aussi démultiplié sur place par toute une production artistique dont nous n'avons plus aujourd'hui qu'une idée fragmentaire, parce qu'elle a été en partie anéantie par l'Inquisition japonaise. Le seul récit de la réception des « ambassadeurs » à

Venise suffit à donner le ton de ce qui fut un des plus étonnants spectacles du siècle.

Les jeunes gens et leur suite arrivèrent sur le territoire de la République le 26 juin 1585, venant de Ferrare. Ils furent accueillis à trois milles de Chioggia par le *podestà*, venu avec une escorte de trois brigantins et de fustes. L'évêque de Chioggia, à la tête de son clergé, se joignit à eux. À deux milles de Venise, ils étaient attendus par un corps de quarante sénateurs en habits d'apparat. De là le cortège gagna Venise sur trois nefes somptueusement décorées, accompagnées d'une nuée de gondoles ; ces bateaux étaient utilisés d'ordinaire pour les réceptions princières. Ils défilèrent ainsi le long du Grand Canal et du canal de la Giudecca, entre deux haies de curieux agglutinés sur les quais et aux fenêtres. Le soir, on chanta un *Te Deum* dans l'église des jésuites. Les « ambassadeurs » reçurent le même soir la visite du Nonce, et le lendemain, celle du patriarche et de plusieurs ambassadeurs. La visite au doge, Niccolò da Ponte, qui était plus que nonagénaire (*un'amabile vecchietto di novantacinque anni*), fut particulièrement réussie. Puis on fit voir aux jeunes gens l'Arsenal, la forteresse du Lido, les fabriques de verre de Murano. Le Tintoret fut requis pour tirer leur portrait, mais il n'en eut sans doute pas le temps, ou son travail a été perdu. Des cadeaux de prix furent échangés. Les Japonais avaient apporté un cimenterre dans un fourreau de nacre « avec la garniture d'or entaillée », deux couteaux, un poignard, trois vêtements de soie « à la japonaise ». Ils repartirent, le 6 juillet, avec dix coupons d'étoffes rares, deux caisses de verres de Venise, huit miroirs magnifiquement travaillés, quatre crucifix d'ivoire².

De missione legatorum consacre près de trois chapitres, les entretiens XXVII à XXIX, à la relation de ces dix journées mémorables, et à la description de toutes les merveilles que les voyageurs y ont vues. On dirait d'un commentaire des tableaux les plus brillants du Musée de l'Académie, comme *La Procession devant Saint-Marc*, de Gentile Bellini (1429-1507).

En plusieurs endroits, il y eut encore du théâtre dans le théâtre. Les jésuites, grands innovateurs en matière éducative,

avaient conçu que, pour former leurs élèves aux belles-lettres en même temps qu'aux bonnes mœurs, rien ne valait de bons spectacles, joués par les élèves eux-mêmes devant leurs condisciples. Et ce n'étaient pas des pièces de patronage. Parmi les réussites du théâtre jésuite, au milieu du xvi^e siècle, on cite encore *Acolastus*, joué au Collège Saint-Antoine de Lisbonne, avec de beaux décors et un accompagnement de musique vocale et instrumentale, ainsi qu'un *Saül*, joué en 1559 à l'occasion de l'ouverture de l'Université d'Évora. Les sujets de ces pièces étaient le plus souvent tirés des Écritures ou de l'hagiographie chrétienne. La *Ratio studiorum* précise qu'elles devaient être écrites et jouées en latin, et qu'elles ne devaient comporter ni rôles féminins ni travestis³.

Les missionnaires avaient aussi introduit cette forme d'expression au Japon, et les « ambassadeurs » ne durent pas être surpris de la voir pratiquée avec un égal bonheur aux deux extrémités du monde.

Dès les années soixante, les Pères avaient pris l'habitude, à l'occasion des grandes fêtes chrétiennes, de mettre en scène, à des fins pédagogiques, les épisodes les plus marquants de l'Histoire sainte. Le point culminant de la véritable saison théâtrale qu'était ainsi devenue paradoxalement la période du Carême se situait à Pâques. Dès le lundi des Rameaux, à Funai, la chapelle était décorée d'« arcs romains » de papier noir, sur lesquels étaient peints les emblèmes de la Passion, croix, couronne d'épines, clous, suaire, sépulcre... Ces emblèmes étaient accompagnés d'inscriptions, en portugais et en japonais, expliquant les images ou renvoyant aux textes bibliques qui s'y rapportaient. Le mercredi soir, on éteignait les cierges de la herse pour faire progressivement l'obscurité, pendant que l'assistance psalmodiait les Lamentations de Jérémie. Le jeudi, on dressait un cénotaphe au milieu de branches vertes et de cierges allumés, et l'on postait tout autour des gardes costumés en soldats romains armés de lances, avec cuirasses, casques et cnémides. Le vendredi matin, l'Évangile de la Passion était chanté sous forme dialoguée et l'après-midi les fidèles adoraient la croix devant un calvaire d'où pendaient en signe de deuil de longues

écharpes noires. On voilait aussi de noir le chœur et l'autel, dans la nuit du vendredi au samedi, et les cérémonies de la journée, comme la bénédiction de l'eau et du cierge pascal, se déroulaient devant un autel portatif. Le soir, après le *Kyrie*, le voile tombait, et au chant du *Gloria* une image du Christ ressuscité, environnée de cierges, apparaissait au fond du chœur tendu de blanc. Les fidèles passaient alors, dit-on, « du plus morne abattement à la plus exubérante allégresse⁴ ».

D'autres témoins racontent un dimanche de Pâques ordinaire à Funai, l'église ouverte deux heures avant le jour, les enfants vêtus de blanc, couronnés de roses, portant des représentations des symboles de la Passion en papier doré, les anges assis aux deux extrémités du tombeau, la procession sortant de l'église après la messe pour aller faire le tour de la croix au chant de *Victimae paschali laudes*, du Psaume 116, et de l'*Alleluia*. On entendait aussi le dialogue chanté entre Marie-Madeleine et les apôtres. Marie montrait le tombeau vide, le linceul. Les enfants expliquaient le sens des symboles qu'ils portaient⁵.

Noël fut aussi, comme c'était souvent le cas en Europe, l'occasion de représentations sacrées. En 1560, à Funai, on joua un drame en deux actes séparés par un intermède. Au premier acte Lucifer tentait Ève devant un arbre chargé de pommes d'or dressé au milieu de l'église. Ils étaient chassés du paradis après la Chute, puis y revenaient pour entendre un ange leur annoncer la Rédemption. Au second acte, Noé montait dans l'arche pour échapper au déluge, Loth, captif et enchaîné, était délivré par Abraham, un prophète annonçait le mystère de l'Incarnation, un ange venait dire aux bergers que l'Enfant était né et les invitait à aller l'adorer. On ne connaît de l'intermède joué en 1560 que l'argument : c'était le Jugement de Salomon. On ignore s'il était d'un ton et d'un style différents de ceux du drame principal, mais on sait qu'il avait pour fin de montrer aux femmes païennes, toujours tentées de tuer leurs nouveaux-nés, la force de l'amour naturel d'une véritable mère⁶.

De missione legatorum contient un récit détaillé des spectacles auxquels les « ambassadeurs » assistèrent à Coimbra, en 1586, à l'occasion de leur passage au collège de cette ville.